

Madame T.
La blanchisserie de Saint-Jacques
au lendemain de la guerre 1939-45

Introduction

Visiter la blanchisserie du C.H.U. aujourd'hui, à l'Hôpital Saint-Jacques, c'est visiter des ateliers modernes, clairs, équipés d'un matériel performant où l'informatique prend de plus en plus de place, où les efforts physiques du personnel ont été considérablement réduits.

Seule finalement reste par rapport à ce qui existait il y a un siècle la localisation d'origine, celle qu'avaient voulu les architectes qui avaient conçu en 1832 l'Hôpital Saint-Jacques (successeur de l'Hôpital du Sanitat) lorsqu'ils avaient prévu de chaque côté de sa chapelle les bâtiments toujours debout : à l'ouest pour les femmes vieillards, dont les plus valides pourraient participer au lavage du linge, à l'est pour les hommes vieillards qui dans les mêmes conditions cultiveraient les jardins, tiendraient la ferme et contribueraient à la fabrication du pain.

La blanchisserie reconstruite avant la guerre de 1914 avait déjà, avec l'utilisation de la vapeur, constitué une étape décisive. Elle avait peu changé lorsque Madame T... prit ses fonctions en 1948. Et Madame T... serait bien étonnée de la visiter aujourd'hui, alors qu'il n'y est plus question de comptage du linge et que déjà on pressent les étapes à venir, tant dans la production (blanchisserie) que dans la distribution au niveau des services. Bien sûr, les agrandissements multiples, les transformations presque ininterrompues qui se sont succédés, rendent le site méconnaissable.

J'ai connu cette buanderie d'il y a un demi siècle. Mais ce qui me frappe le plus en cette aube du 21 ème (que ses responsables et son personnel me pardonnent, il y aurait tant d'autres choses à écrire) c'est peut-être l'absence de ces odeurs fortes qui vous prenaient à la gorge certains matins et vous donnaient envie de fuir.

Laissons Madame T... à son récit. Il est totalement conforme à cette réalité d'hier.

M. SAVARIAU



C'est en 1925 que je vis le jour dans un petit village du Morbihan où mes parents, modestes métayers, vivaient à grand peine de leur métier de cultivateurs. Mon certificat d'études obtenu, ils n'eurent d'autre choix, comme cela se pratiquait à l'époque dans toutes les familles similaires, que celui de me placer à Vannes au début de la guerre dans une boulangerie dont le patron, mobilisé, se retrouva bientôt pour cinq ans dans un camp de prisonniers. Ma patronne,

son épouse, était très gentille, et à vrai dire je n'eus jamais vraiment à souffrir des restrictions alimentaires. Tous les soirs, je comptais et recomptais avec elle à la veillée les tickets de pain récoltés dans la journée. Si par malheur un rais de lumière filtrait d'une porte ou d'une fenêtre mal camouflée, une patrouille allemande de passage nous rappelait vite nos obligations : au premier hurlement rauque ou au premier coup de botte dans la porte d'entrée on éteignait immédiatement la lampe fautive.

Sans doute serais-je restée plus longtemps attachée à cette boulangerie, où je me trouvais ma foi fort bien, si la mort de mon père ne m'avait obligée à regagner la maison familiale pour aider ma mère à faire face à ses obligations.

Dans le contrat de métayage était incluse la jouissance du logement (et quel logement !) à condition d'un niveau suffisant de rendement des récoltes. Son non respect était considéré comme une rupture de fait du contrat et entraînait immédiatement l'obligation de quitter la métairie. Soixante ans plus tard, ce statut de métayage, depuis longtemps aboli, évoque plus ou moins celui du servage moyenâgeux mais à l'époque n'était contesté par personne (ou presque). C'était la coutume et chacun s'y pliait sans murmure.

Mes débuts à l'Hôpital Saint-Jacques.

Dix huit mois plus tard, ma mère dut, malgré tout, quitter sa maison et il me fallut chercher le moyen d'assurer ma subsistance. Alors que je n'avais guère envie de reprendre le métier d'agricultrice, un mariage familial me fit venir à Nantes et m'en donna l'occasion.

Mes deux frères et ma soeur travaillaient en ce début de 1946 à l'Hôpital Saint-Jacques. Il me conseillèrent de prendre contact avec la religieuse qui assurait le secrétariat de la Communauté, Sœur Marie Alexandre. Elle me reçut avec la gentillesse qui lui était habituelle, comme je m'en rendis compte par la suite, et une semaine plus tard je reçus l'avis officiel de la Direction m'invitant à subir un examen médical. Sitôt son résultat satisfaisant connu, je me présentai à nouveau à elle, à la fois immensément heureuse et pleine d'appréhension.

N.D.L.R. C'était l'époque où l'administration confiait encore la sélection des candidats tant aux Supérieures (religieuses de la Sagesse) qu'au Docteur Louis CORMAN, le psychiatre chargé des malades mentaux (hommes). Ils donnaient volontiers la faveur à des filles ou des garçons originaires du Morbihan, sachant par expérience trouver parmi eux des candidats sérieux, travailleurs, peu exigeants aussi bien sur les salaires que sur les conditions de vie. Beaucoup de leurs descendants de la seconde ou de la troisième génération travaillent aujourd'hui au C.H.U.



Elle m'annonça mon recrutement comme servante (le terme employé à l'époque) auxiliaire au service des petits garçons de moins de 12 ans, confiés par l'Assistance Publique à l'Hôpital Saint-Jacques. Ce service, logé dans un bâtiment aujourd'hui disparu, à peu près à l'emplacement du pavillon Pierre JANET, était placé sous l'autorité bienveillante d'une religieuse, Sœur Marie Barthélémy. Avant que ne soit créé le service d'accueil de la DASS à Saint-Sébastien, l'Hôpital recevait les enfants qui lui étaient confiés, par tranches d'âge et de sexe, dans des services bien distincts les uns des autres. Les enfants que j'y ai connus alors ne me paraissaient pas malheureux. J'avais bien sûr accepté d'être interne (où aurais-je pu loger à Nantes à une époque où les bombardements venaient de raser le tiers de la ville) et me retrouvais ainsi hébergée dans ce que l'on appelait alors "la ruche" (des salles communes au second étage du bâtiment de la Providence où s'est installé après des aménagements qui me le rendent aujourd'hui méconnaissable, le service de l'ingénierie (direction du plan, des travaux et des techniques). Il y avait obligation de rentrer avant 22 heures, sauf permission signée du directeur ou de son secrétaire, mais cette contrainte ne me gênait pas, peu soucieuse de me retrouver la nuit en ville.

Trois mois plus tard, Sœur Marie Alexandre m'affecta à la cuisine de la Communauté ! Il y avait encore à Saint-Jacques une centaine de religieuses, logées au premier étage du bâtiment situé en arrière de la chapelle. Avec l'une des leurs, je préparais les repas qu'elles prenaient en commun dans leur réfectoire voisin. Je n'y assistais pas. Les matières premières provenaient de la cuisine centrale installée au rez de chaussée de ce même bâtiment. Les repas qui leur étaient servis me paraissaient simples et convenables, sans plus.

M'étant mariée et ayant eu un enfant, j'ai demandé à Sœur Marie Alexandre, pour pouvoir concilier mes horaires avec ceux de mon mari, de m'affecter à la buanderie, où je pris mes fonctions fin 1948.

La buanderie

La buanderie (je ne sais plus quand ce terme a été remplacé beaucoup plus tard par celui de blanchisserie) n'était guère engageante. Sans parler de l'odeur, sur laquelle je reviendrai, ses murs étaient



gris et sales. Pourtant, elle n'était pas si ancienne, puisqu'elle datait d'environ 35 ans, reconstruite à la veille de la

guerre de 1914. Apparemment, elle n'avait jamais bénéficié d'un coup de pinceau depuis.

En 1948, elle se composait de deux services distincts :

- L'un chargé de la réception du linge à laver, sous l'autorité d'une religieuse, Sœur Gabrielle, ainsi que de son pliage après lavage, avant son expédition à la lingerie.

- L'autre sous l'autorité d'un chef mécanicien avait la responsabilité des « machines », chargées du lavage et du repassage. Le linge était apporté par des manutentionnaires, dans des paquets comptés préalablement dans les services.

Déposés par leurs soins, ils étaient à nouveau recomptés et répartis dans le hall d'entrée en tas distincts, le petit linge dans un coin,



les draps au milieu de la salle. Il n'était pas rare de voir le lundi matin des tas de draps de plus de deux mètres. Et bien sûr, on trouvait de tout dans ces draps, dont les services s'étaient débarrassés au plus vite. Sans compter des parasites de toutes espèces.

Si le temps était à l'orage, l'odeur devenait vite épouvantable, surtout lorsque s'y mêlait celle venant de malades cirrhotiques.

Les premiers jours, pour les nouvelles arrivantes, étaient très durs. Et puis on s'y faisait, car les horaires de la buanderie, avec repos tous les dimanches étaient très attractifs. Chacun dominant sa nausée, personne ne rechignait, et Sœur Gabrielle, chargée de vérifier et de centraliser les comptes, s'y mettait sans hésitation si cela était nécessaire.

Cette première opération terminée, on procédait dans ces tas à un second tri, très sale, moins sale, taché de sang, qu'on appelait linge souillé.

Enfin trié, le linge passait dans les machines, à raison de cinquante draps environ pour chacune, puis dans les calandres pour séchage. A cette époque, il y avait encore un séchoir en plein air (de simples fils de fer tendus) dans l'espace situé en arrière de la buanderie, à la place de la blanchisserie actuelle. Quand le temps le permettait, on y étendait volontiers le linge. On disait qu'on le faisait sécher sur le pré. C'était toujours l'occasion de sortir un moment de l'ambiance étouffante de la buanderie.

Malgré la mécanisation, il existait un secteur de la buanderie où on lavait à la main - cela m'est arrivé bien souvent - le linge avec brosse et savon. Le plus souvent pour opérer un prélavage avant de le passer dans les machines. Il s'agissait essentiellement du linge des religieuses, et de celles qu'on appelait les infirmières (en fait les élèves de l'école).

Le chef, Monsieur K.... chargé de toute la partie industrielle de la buanderie était un personnage singulier. J'en souris encore en y pensant, cinquante plus tard. Il ne parlait pratiquement pas, à la Sœur Gabrielle non plus, du reste, donnant ses ordres uniquement par onomatopées ou par gestes. «Psst».. pour attirer l'attention de la personne à laquelle il voulait signifier un ordre. La main sur le vêtement qu'il fallait laver, sur le front quant il s'agissait des coiffes des religieuses, sur la poitrine si c'était leur châle amidonné. Pour la pointe, cette parure en triangle qu'elles portaient sous la gorge, il avait une mimique que je revois encore : il agitait le bras comme il l'aurait fait s'il s'était servi d'un marteau pour enfoncer ...une pointe bien sûr. S'il entendait trop de bavardages, il ne disait rien mais faisait mine de se raser la joue avec un coupe chou : « la rase ». Ce n'était pas un méchant homme, mais ajouterai-je aussi qu'il y avait des jours, pas si rares, où avec un verre de trop, il avait quelque peine à ne pas tomber dans les bassines d'eau. D'où rigolade de toutes les dames présentes....

J'ai fait allusion à la tenue et au linge des religieuses. A cette époque, pour la Communauté de la Sagesse, ils étaient encore ceux qu'elles s'étaient donné à la création de leur Ordre, au milieu du 18ème siècle. Ils ne se seront allégés que dans les années 60.

Les magnifiques mais énormes coiffes, amidonnées comme les pointes, toujours immaculées, devaient être lavées chaque semaine. Après lavage, elles étaient repassées et empesées dans un autre service. Je n'ai pas souvenir d'avoir eu à m'occuper du corset qu'elles portaient à l'époque, redoutable carcan très serré de tissu et de lattes de bois.

A mes débuts à la buanderie, la semaine de travail était encore de 48 heures, régime qui avait du être réinstauré au début de la guerre en raison du manque d'hommes. Avec 21 jours de congés annuels par an. Je ne m'en plaignais pas, étant restée cinq ans auxiliaire (servante) dans l'attente hypothétique d'une titularisation. Car on avait embauché beaucoup de personnel après la guerre et le gouvernement, décidé à rogner les budgets, avait institué des commissions dites de la hâche. Qui finalement ne hâchèrent rien du tout.

Le midi, si on le souhaitait, on pouvait consommer dans une petite salle située près de la Providence le déjeuner que l'on avait apporté. Je préférais rentrer chez moi. Été comme hiver, matin comme après midi, nous avions droit à une pause café toujours très attendue. Le matin, c'était l'occasion de manger notre petit casse croûte personnel.

Détail apprécié, les vêtements de travail nous étaient fournis par l'administration : une blouse, un large tablier et une paire de sabots de bois par an.

Je n'ai pas gardé le sentiment que l'on se plaignait à ce moment d'une insuffisance de personnel. Les journées, il est vrai, étaient longues, les congés rares, et puis nous étions aidés par de nombreux malades ou pensionnaires, hommes ou femmes, ceux que l'on appelait les petits employés. Pensionnaires des services de vieillards (on ne parlait pas encore de gériatrie ou de longs séjours), aliénées (on ne parlait pas non plus de malades mentales), ils nous apportaient une aide non négligeable pour une rétribution dérisoire, le pécule, basé sur le prix du timbre poste. Ce qui leur donnerait aujourd'hui 3 ou 6 francs par jour. Mais ils ne se plaignaient pas - on n'abusait pas de leur capacité de travail - tuant ainsi des journées qui sans cela leur auraient paru interminables. Et finalement, personne ne trouvait rien à redire à cette pratique qui je crois, disparut peu à peu à partir de 1955.



Par contre, il me revient que les produits lessiviels, l'eau de Javel comme le bleu nous étaient accordés avec parcimonie comme des denrées rares. La guerre était passée par là.

J'ai connu ces années là un important incendie à la buanderie. Il avait éclaté la nuit, décelé par le veilleur de la chaufferie toute proche. Au matin, les pompiers étaient là, il y avait beaucoup de dégâts. Comme l'hôpital ne pouvait compter que sur lui-même (le feu avait dû prendre dans les calandres de séchage) on a installé avec les gars des ateliers de grandes barres de bois au milieu de nos locaux, et le soir on y pendait le linge qu'on récupérait à peu près sec le lendemain matin. Mais quel travail ! et cela pendant toute la durée des réparations.

En 1956 notre chef Monsieur K... a pris sa retraite. Il a bien sûr été remplacé et commença peu à peu une ère de modernisation de la buanderie, l'hôpital ayant à ce moment à peu près achevé la première phase d'adaptation des services de Saint-Jacques où avaient été accueillis dans l'urgence les malades de l'Hôtel-Dieu après le bombardement de cet établissement en 1943.

Mais ce serait une autre histoire....

Propos recueillis par M. SAVARIAU

28-09-2001

